

KANNAD AR BREDEROURIEZH DROUIZEL
Cahier de Philosophie Celtique

Fondé en 1503 par NEVEN LEWARC'H

GIAMON : SIMIV : EPOS (7^e, 8^e, 9^e mois)
Gouelioù BELDAN ha MEZHEVEN
(FÊTES DU FEU DE MAI ET MI-ÉTÉ)

CAHIER-CIRCULAIRE
Le N^o : 25 Francs

Correspondance :
72, Rue Oberthur - RENNES

CHÈQUES POSTAUX :
Gw. BERTHOU, C/C. P. 492-98 Rennes



DE QUELQUES ASPECTS DU NÉO-DRUIDISME



Dans son ouvrage sur *Les Celtes*, écrit en 1879, Lucien de Valroger s'écriait désespérément, devant les difficiles problèmes de l'histoire religieuse de nos ancêtres gaulois :

« Le Druidisme est comme le Sphinx de la fable : il a dévoré tous ceux qui tentaient de lui arracher son secret ; le Sphinx garde son énigme. »

Nous ne savons pas à quels drames intérieurs de certains milieux « celtisants » Valroger faisait allusion. Mais il est certain que pendant longtemps, les curieux de l'étude du druidisme ont eu l'impression de s'aventurer sur un terrain dangereux, ou d'être en face d'une Toison d'Or gardée par un dragon. Il y avait, n'est-ce pas, des morts qu'il fallait qu'on tuât. L'Eglise Romaine connaissait trop la fascinante influence du Druidisme dans l'Antiquité pour ne pas craindre qu'il en fût de même, à l'époque moderne, si ses Arcanes étaient révélées. Et elle avait pris ses précautions.

(Suite page 6)

AR VUHEZEGEZH KRISTEN

HA NI



Notre collaborateur exprime ici une idée sur laquelle KAD aura l'occasion de revenir : l'incompatibilité du « masochisme » de la morale chrétienne, produit de cerveaux orientaux à l'usage d'esclaves sans espoir, avec l'idéal de noblesse humaine si profondément ancré dans le cœur des hommes du Nord-Occident. N.D.L.R.

Un dra a ziskouez pegen don eo levezon kantvedoù a zeskadurezh kristen war spered hor c'hemprediz : ar bri a zoug tud desket d'ar « vuhezegzh kristen », hag i distag o spered diouzh kredennoù ar gristeniezh. Ar feiz kristen, gouez d'ar « speredoù dieub »-se, ne vije na poellekoc'h nag anpoellekoc'h eget ne vern pe relijion all, tra ma vije trec'h deskadurezh ar Galilead d'ar re all e sell youlreizherezh hag emvestroni.

Berrwel e tiskouez an dud-se bezan — berrwel pe berrzesket, skort o gouiziegezh war istor prederouriezh an Henamzer. Hep hen lavarout, hep hen merzout spis, e lakaont da wir kement-man : kent ar gristeniezh e oa dianav ar vuhezegzh wirion, en em ren a rae an dud evel chatal. Ar stourm evit ar vuhez a

oa ar reolenn nemeti. Deut Yechouah war ar bed e voe kemmet penn d'ar vazh, ha dindan e gammedoù e vleunias habasted, elevez ha kengarantez.

Ezhomm ebet hir-brederian evit merzout gwashat fazi eo hennezh. Gwir o deus ar gristenion da gredin kement-se, peogwir e sellont ouzh Yechouah ben Yousef evel Doue e-unan emzenaet evit deskin da vabden pezh na ouie ket. Mantrus eo avat gwelout tud ha n'o deus ket an digarez-se o tisonjal ez eus bet a-raok amzer ar C'hrist pobloù sevenet ha furion barrek da brederian war gudennoù an droug hag ar mad.

Hag e gwirionez, petra a zo er vuhezegzh kristen? Evel ma lavarere a-wechoù dre fent: traoù mat ha n'int ket nevez, traoù nevez ha n'int ket mat. « Ne lazhi ket; ne ri gaou ouzh den; ne ri ket a avoultriezh; ne laeri ket; ne zougi ket falstesteni; karout a ri da hentez ». Mat ha fur eo kement-se; hogen ne dalve ket ar boan d'an Holluhel mont da zen ha gouzanv ar marv evit deskin d'an dud reolennoù-buhez mat just a-walc'h da nep hini a venn bevan hep tabutal gant e amezeg hag hep kaout afer ouzh an arche-rion. E men e welit e kement-se youlreizherezh, burzhodus? Ar reolennoù-se a oa bet kinniget da Voizez tri mil bloaz kentoc'h, hogen muioc'h dispar a se n'int ket. Relijion ebet, kement a oufen, n'he deus biskoazh gourc'hemennet d'he heulierion lazhan hep abeg na kemer argant pe gwreg an nesan. Buhezegzh denel eo, n'eo ket buhezegzh kristen — ha dreist-holl, n'eus netra e kement-se a vije gouest da wellaat an den ha d'e varrekaat d'an emvestroni, pezh a zo pal ar vuhezegzh wirion.



Skudenn gant Neven Leware'h.

Un dra hepken a zo nevez er gristeniezh: an ober diouzh skouer ar c'hi a lip an dorn en deus skôet gantan. Karit hoc'h enebourion. Pa vezit skôet war ar voc'h dehou, kinniget d'ar skôer ar voc'h kleiz. Kaerat kuzulioù da lakaat habaster da ziwanan e kalon ar sklaved hag an damsklaved, diskibion gantan ar C'hrist. Tud, avat, dellezek eus an anv-se, hag en e talv evito ar seurt buhezegzh chatal kaset d'ar foar?

En em intent a zo ret. Moustran war e zroukrans, chom hep dispac'han ouzh krizder an dud pe an darvoudoù, a c'hell bout mat d'an den da dizhiout an emvestroni. An tan a galeta an dir — gant na chomfe ket re hir amzer e-barzh. Fazi ar gristeniezh avat eo lakaat da bal ar pezh ne die bezan nemet un tu, ha klask ar

gouzanv evitan e-unan: gwir « masoc'helezh » spered, na c'helle diwanan nemet en empennoù semit.

Ni avat, tud ar Gogleiz hag ar C'hornog, nag haelloc'h eo evidomp komzou Re Fur ar Baganiezh helladek ha roman, ha dreist-holl ar pezh a anavezomp eus kelennadurezh an Drouized! A-du ganto, nac'h a reomp lavarout evel ar gristenion ne deo ar vuhez nemet un emaozadur d'ar marv, ur « glen a zaerou » m'omp bet lakaet ennan da c'houzanv gant un Doue chivous. Buhez ha Marv a zo evidomp div stad eus an hevelep emdrôerezh, emdrôerezh ur boud ha n'eo ket spered glan c'hwezet e-barzh an danvez lous ha mezhus, hogen danvez ha spered unanet-start. Hon tadoù ne gilent ket rak ar marv, hogen ne gilent ket kennebeut rak ar vuhez. Ur garantez virvidik a vagent eviti.

Deiz pe zeiz e tisplegin hiroc'h perak e tleomp kas diwar hon tro buhezegzh ar C'hrist a-unan gant e gredennoù. Un dra hepken da glozan: Mar deo ken dispar-se ar gelennadurezh kristen, perak hon eus gwelet, er broioù end-eeun bet leuniet ganti e-pad triwec'h kantved, muioc'h a wad skuilhet e pemp bloavezh eget n'eus bet e-pad kantvedoù a baganiezh? Hag-en ez eus tra o tiskouez ez anatoc'h ha spontusoc'h talvoudegezh ha levezon gwirion ar c'homzou-man:

« KARIT HOC'H ENEBOURION! »

NATROVISSVS.

TÉMOIGNAGES

Du très important courrier que nous a valu la réparation de « KAD », nous extrairons seulement les deux lettres suivantes, dont les Initiés comprendront toute la valeur.

Du D' GESTA, Malakoff:

« J'ai bien reçu la revue KAD... Les amis et les disciples de M. Chevillon ont été très sensibles aux quelques lignes que vous avez consacrées à sa mémoire, et en leur nom je viens vous en remercier.

« Je recevrai avec plaisir les cahiers suivants de KAD... ».

De l'astrologue C. KERNÉIS:

« C'est avec une heureuse surprise que j'ai reçu le numéro de KAD, car j'y ai trouvé exprimées des idées qui me sont chères depuis toujours. J'ai profondément souffert de voir nos aspirations nationales accaparées par l'obscurantisme romain pour sombrer finalement dans l'association impie avec le Nazisme.

« J'ai éprouvé un véritable soulagement, une sensation de délivrance en voyant que le vieil idéal celtique est toujours bien vivant dans le cœur des Hommes du Chêne, de l'If et du Bouleau. Je vous en félicite et je vous en remercie. »

Note importante

De nombreux Frères et Amis ont répondu sans retard à l'appel de notre Administrateur et ont participé, selon leurs possibilités, mais avec une même générosité celtique, aux frais de notre publication. Tous n'ont pas suivi ce bon exemple; or, il faut alimenter le trésor de guerre de KAD, il faut lui donner les moyens matériels de mener le bon combat.

Versé donc votre obole sans plus tarder! Compte de Chèques Postaux, Rennes 492-98, au nom de M. Gw. Berthou.

BARANTON

LA FONTAINE D'ORAGE



DANI BRIGANTII

Da « Déméter » ar Gelled,
 Douez Santel Meurbet,
 Mamm ar Re Vev en tri B. A.
 Da ene kunn va mamm,
 ken kuzh ha ken tost, bepred bev.

« Cœurs changeants, épris de voyages,
 Les Bretons, ce peuple banni,
 Se sont faits, comme leurs nuages,
 Les Pèlerins de l'Infini. »

Anatole LE BRAZ, « Chanson de la Bretagne », p. 210.

Depuis la destruction violente du sanctuaire breton druidique, en l'île de Mona (1) par les armées romaines du premier siècle, l'invasion, d'abord humble et secrète, puis triomphante et violente, du Christianisme oriental anéantit l'Organisation druidique et le clergé des Dieux celtiques. L'Etat romain apportant l'appui de son glaive au totalitarisme chrétien, l'empereur Théodose interdit, en 380, les cérémonies religieuses païennes, et, sous peine de violentes rigueurs, impose à ses peuples l'orthodoxie chrétienne. La victoire politique du Christianisme est dès lors assurée; les populations urbaines, déjà passablement cosmopolites, se soumettent sans grande difficulté, si ce n'est l'opposition muette et toute intérieure de la classe intellectuelle. Cette opposition, si discrète soit-elle, poussera les chrétiens triomphants aux pires excès: pillage et destruction des temples païens, chefs-d'œuvre de l'art antique, par la plèbe chrétienne; proscriptions, assassinats. C'est déjà le « crois ou meurs » des Croisades; à Alexandrie, Hypatie, notre sainte païenne, qui professait avec éclat les Mathématiques et la Philosophie, fut mise à mort par une tourbe chrétienne, enragée par les provocations de l'évêque, saint Cyrille, et le corps de la martyre coupé en morceaux; c'était en 415. La religion de paix débutait bien.

Cependant, les philosophes de l'école néo-platonicienne, alors toute occupée de réconcilier les essais matérialistes avec l'idéalisme de Platon, se scindèrent en deux groupes; les uns, conservant leur indépendance en face de la puissance chrétienne, continuèrent en secret leurs travaux; leur influence continue aujourd'hui dans les mouvements ésotériques, et au sein des sociétés initiatiques de pensée; les autres se soumettent opportunément à l'affabulation chrétienne. L'Eglise naissante en tira un gros avantage: il lui manquait alors la valeur d'une philosophie pour étayer solidement, surtout dans une société éprise de dialectique comme le monde romano-grec, la légende sacrée des deux testaments. Le néo-platonisme y pourvut, et... « c'est ainsi que l'idéalisme né de la conjonction de la philosophie païenne et du rêve messianique d'une peuplade de Syrie conquit le monde après que Constantin eut fait asseoir le Catholicisme dans la pourpre », dit Marcel Cachin (2).

En pays celtiques et gallo-romains, la pénétration intellectuelle du Christianisme s'avère aussi profonde. Son résultat, car cette mode durera mille ans, est de déterminer une absolue dépersonnalisation de la pensée occidentale. « Si l'Art antique baisse à partir du II^m siècle, la Littérature tombe d'une chute non moins précipitée, particulièrement en Occident » (3). En Espagne, un prêtre chrétien, Juvencus — car ce celtibère avait un nom gaulois, Iouinkos, le Jeune — consacre tous ses soins, vers 330, à habiller « à la romaine l'Histoire sacrée; il pastiche Virgile et aboutit à un travestissement ridicule, ce qui ne veut pas dire que Juvencus n'ait pas eu de succès, loin de là » (4). En Gaule, pour ne citer que ces deux cas, « un Aquitain, Sulpice Sévère, résuma, en l'année 403, l'Ancien et le Nouveau

Testament en un joli style imité de Salluste » (5). Les hauts-faits des ancêtres Demi-Dieux sont relégués au rang de fables démoniaques; la terre du clan ou de la « gens » cesse d'être sacrée, comme habitat terrestre des Dieux. Loin du sol occidental, maintenant exécré, le Christianisme aiguillera la dévotion des Celtes vers la Terre-Sainte, la Galilée palestinienne de Jésus. Les Dieux, « vêtus d'air », comme dit Hésiode, abandonnent les villes et leur banlieue.

Les campagnes — (comme aujourd'hui où, par un juste retour des choses, le Catholicisme recule pied à pied devant les conquêtes du matérialisme populaire urbain et l'ésotérisme philosophique des sociétés de pensée, pour trouver un refuge dans les masses paysannes) — donnèrent un abri de sept siècles au paganisme blessé, sans jamais y renoncer absolument dans le domaine des humbles rites campagnards, hâtivement baptisés après coup et fournis d'une vague ascendance chrétienne, lorsque le rite païen s'avérait indestructible. Ce n'est que vers 1880 que l'Eglise catholique supprima la bénédiction de la Mer, à Groix, et combien de menhirs armoricains portent la croix chrétienne, excusant les étranges dévotions qui s'y manifestaient naguères? Evidemment, par exemple, le village gaulois Octodurus se christianise en Martiniacus, le Martigny du Valais (6); encore faut-il dire que le nom chrétien choisi, Martin, pouvait, selon le genre de ferveur de chacun, rappeler l'apôtre des Gaules, Saint Martin, militaire grand destructeur de temples païens, ou son patron pré-chrétien, le Dieu Mars. C'était chose courante en 536. Sans doute les paysannes de Langon en Bretagne « font, en invoquant sainte Agathe, sept fois le tour de la chapelle qui lui est dédiée » (7). Mais les antiquaires ont retrouvé à l'abside de cette chapelle, édifice funéraire gallo-romain, et nommé jusqu'au XVI^m siècle Saint Vener, une fresque représentant Vénus Anadyomène; les Langonnaises continuent donc, dans leur fol chrétienne, un geste rituel hérité du paganisme le plus patent. Cependant, l'Eglise chrétienne, indulgente aux rites ruraux, poursuit avec la plus grande énergie, outre les Dieux des Olympes européennes, les cultes rendus aux deux éléments majeurs: le feu et l'eau, et mineurs: la terre et l'air, comme elle exorcisa de bonne heure la Forêt, antique lieu de communion mystique entre l'âme des Arbres et l'esprit des Hommes.

La forêt, c'est pour nos ancêtres, le lieu religieux par excellence. Au « lucus », le bois sacré italote, correspond le « nemeton », le Temple sylvestre des Celtes. Aussi, malgré des christianisations hâtives, qui nous ont donné tant de chènes de Saint Louis, de Sainte Anne, de Sainte Geneviève (8), l'Eglise dut employer contre la patrie forestière ses armes les plus lourdes. En 567, un concile à Tours; en 658, à Nantes, un autre concile. Tout cela vitupère contre le culte des pierres, des fontaines et des bois. Les arbres des forêts sacrées celtiques continuent à porter d'humbles ex-voto: « *Fatis deruonibus* », à la Fée du Dervenn breton, à la Fée du chêne (9).

(5) F. Lot, *op. cit.*, p. 184.

(6) A. Grenier, *Archéologie Gallo-Romaine*, II^m Partie, p. 915.

(7) P. Sébillot, *Le Paganisme contemporain chez les peuples celtico-latins*, Doïn, Paris, 1908, p. 43; et cf. Banéat, *Le Département d'Ille-et-Vilaine*, Larcher, Rennes, article « Langon ».

(8) P. Delfontaines, *L'Homme et la Forêt*, Gallimard, Paris, p. 178.

(9) Hersart de la Villemarqué, *Etude sur Brocéliande*, in *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne*, Congrès de Quintin, 1884, p. 246.

(1) Le massacre de Mona (Môn en gallois, Anglesey actuel), date de 57.

(2) Marcel Cachin, *Science et Religion*, 1946, Editions Sociales, Paris, p. 14-15.

(3) Ferdinand Lot, *La Fin du Monde antique et le Début du Moyen-Age*, La Renaissance du Livre, Paris, 1927, p. 173.

(4) F. Lot, *op. cit.*, p. 181.

L'Ardenne, la Forêt Noire, naguères celtique, la grande sylvie armoricaine centrale, Brocéliande, sont l'objet d'une crainte religieuse, qui exaspère l'autorité ecclésiastique romaine. Un *indiculus* signale encore en 743 les « superstitions païennes » révéraient les « forêts vénérées appelées en gaulois *Nimidas* » (10). Mais le sentiment de l'hiératisme forestier s'en tirera sans trop de dommages, et continuera tout le long du Moyen-Âge à inspirer la littérature et la mystique.

C'est d'abord Brekillien, la Brocéliande bretonne, autour de laquelle gravite tout le cycle légendaire du roi Arthur, le brenn à lours totémique. La forêt sacrée se localise à la fois en Cornouaille de Grande-Bretagne, et en Armorique, dans les bois de Brécilien et dans l'actuelle forêt de Paimpont. On peut y trouver un lointain écho dans le bois dit « des Priscilliens », situé près de Montségur, la dernière forteresse des Albigeois cathares; mais peut-être y a-t-il confusion homophonique entre les Priscilliens, soi-disant hérétiques espagnols qui refusaient le célibat des prêtres catholiques dès le IV^{me} siècle, et le nom de *Briciljan* qu'applique à ce bois inspiré Wolfram d'Eschenbach dans son épopée germanique sur la Quête du Graal (11).

Au sein de la forêt sainte, se trouve l'eau pure, qui sourd en d'occultes fontaines. Et le mythe veut qu'une de ces fontaines sylvestres soit en rapport direct avec l'orage: *l'Eau de la Terre attire le Feu de l'Air*. Nous en avons une préfiguration en Mythologie celtique par la naissance du Barde Taliésin. « Un jour que le nain Gwion », — peut-être le Dieu breton Gwyddion, fils de Dôn, — « veillait sur la Sainte Coupe qui contenait l'Eau de régénération, trois gouttes, brûlantes comme du Feu, tombèrent sur sa main. Il porta celle-ci à sa bouche, et aussitôt les mystères et l'avenir lui furent dévoilés. Aussi la Déesse gardienne de cette eau chercha-t-elle à le faire périr. Mais le nain, grâce à la vertu magique de l'eau, se métamorphosa en lièvre, poisson, puis épervier. La Déesse, pour le poursuivre, se métamorphosa en lévrier, loutre, puis épervier ».

« En dernier lieu, Gwion se métamorphosa en grain de blé, et se cacha dans une foule. Alors la Déesse se commua en poule noire (12). De ses yeux perçants, elle découvrit le grain de blé et l'avalala. Il la féconda, et au bout de neuf mois, elle enfanta le Barde Taliésin. »

Indépendamment de ce curieux texte, si propre à de fécondes analyses, recherchons l'étendue et les localisations du mythe de l'Eau et du Feu, de la Fontaine d'Orage. Cette connexion des deux principaux éléments a très probablement possédé une valeur mystique universelle dans l'ensemble païen indo-européen. James Frazer nous cite, dans les *Dieux du Ciel* (13), une fontaine voisine du mont Lycée, où avait été élevé Zeus: « Survenait-il une sécheresse prolongée, le prêtre de Zeus lycéen se tournait vers l'eau et pria; après avoir prié et offert les sacrifices rituels, il inclinait la branche d'un chêne vers la surface de l'eau, sans l'y plonger. De l'eau ainsi frôlée s'élevait une vapeur légère. En peu de temps, la vapeur devenait un nuage qui, attirant d'autres nuages, amenait la pluie sur la terre d'Arcadie ». Ici, le mythe nous apparaît incomplet, non complètement évolué, et ne dépasse guère la magie courante et universelle des « Faiseurs de pluie ». Mais le concept d'orage, de tonnerre associé à la pluie ne tarde pas à se définir. Dans les deux Bretagnes, la tradition voit une fontaine, au milieu de la forêt, fontaine enchantée, telle qu'en répandant de son eau sur la margelle de pierre, le tonnerre et les éclairs accompagnent une pluie subite.

En Pays de Galles, c'est le cycle d'Arthur qui nous renseigne; le chevalier Kynon — Calogrenant dans le roman français — puise de l'eau dans une corne de buffle (14), la renverse sur la margelle et détermine ainsi l'orage. En Armorique, c'est la fontaine de Baranton, qui sourde en plein bois, dans la forêt de Paimpont, aux pieds d'un coteau abrupt et chevelu. Baranton, Bellanton de jadis, Bérendon en patois gallo, qui, entre autres merveilles, tresse le métal jeté en elle: « Ris donc, fontaine de Bérendon, je te donnerai une épingle », disaient, il n'y a guère, les Paimpontaises (15). Mais, ma foi,

le rite n'est pas interrompu; n'est-ce pas aux environs de 1925 que le clergé catholique de Paimpont se rendit à Baranton pour demander de la pluie? N'est-ce pas en 1835 que le bourg d'Concoret processionna, bannières et clergé en tête, à la fontaine, et que le recteur catholique bénit solennellement, sans l'avoir même exorcisée, la vieille source païenne, en répandant de son eau sur le perron? (16). Nos Dieux semblent avoir considéré ce geste avec indulgence, puisque, nous dit Le Goffic, à leur grande satisfaction, « les pèlerins virent aussitôt de gros nuages s'amasser au-dessus de la lande, une bonne pluie d'été tomber en larges gouttes ». Allons plus haut; en 1467, le faiseur d'orage et de pluie, c'est le seigneur de Montfort-Gaël, par privilège seigneurial déjà affirmé par le cartulaire de l'abbaye de Redon (17), et ce, par action rituelle à la fontaine de Bellanton. Ainsi, pénétrant pas-à-pas dans le passé breton, nous retrouvons le chevalier Kynon, mythique compagnon de la Table ronde, déchaînant la foudre et la tempête avec l'eau de la fontaine forestière, de Baranton. La tradition éclaircit le mythe: orage et pluie, *Eau et Feu*.

Les pays occitans nous fournissent, ce qui n'est pas surprenant en l'espèce, un appoint fort peu négligeable. Au près du bois des Priscilliens, à côté de Montségur, se trouve un étang, l'« Estang mal », ou le « tonnerre se déchaîne lorsqu'on jette une pierre dans le lac ». Ici aussi, *Eau et Feu*, intimement connexes (18).

Faut-il donc rappeler la haute antiquité de cette symbolique, de ce sacrement des Eléments? César nous dit, dans sa *Guerre des Gaules* (19), que « pour les Druides, les deux éléments primordiaux dont les accouplements produisirent tous les êtres, étaient l'Eau et le Feu. C'est pourquoi ils réunissaient toujours dans leurs cérémonies ce double symbole de leurs Dieux ». A Rome d'ailleurs, le Temple de Vesta contient un bûcher sacré, et un vaste bassin d'eau lustrale. Le sacrificateur hellénique se lavait les mains à l'eau salée bénite, en entrant dans le sanctuaire; les assistants étaient au préalable arrosés d'eau, et touchés avec un charbon de l'autel (20). Nous n'insisterons pas sur le maintien millénaire de ce rite païen au sein de l'Eglise catholique; les fidèles, en entrant dans les sanctuaires chrétiens-romains, trouvent toujours l'eau salée et bénite dans les bénitiers près de la porte; aux messes chantées, l'officiant commence la cérémonie par l'aspersion, l'arrosage des spectateurs avec l'eau consacrée. Mais, par contre, la chrétienté n'a pas maintenu, au sein de sa liturgie, l'attouchement par le charbon, le bois qui a subi l'action du feu. Ce sera le travail des magistes de le maintenir, comme d'ailleurs ils ont maintenu de leur côté l'emploi de la « kernips », l'eau consacrée: « Toute émanation astrale peut être absorbée, par le charbon », dit Papus (21).

Il n'est pas si loin d'ailleurs le temps où le père, en Cornouaille d'Outre-Manche, faisait passer son fils, pour le désenvoûter, par trois fois sur deux tisons enflammés (22); en Irlande, à l'île Murry, comme au nord de l'Ecosse, on allume le « Feu nouveau » au cours d'une cérémonie rituelle, qui, chez les Ecossais, prend le sens d'une action de défense et de protection (23). En France, « on pratique des consultations pour la vie ou pour la mort, dans les feux de la Saint-Jean », dit Sébillot; et les Gallois ne disent-ils pas, tenant en main un charbon des feux sacrés de Noël ou de la Saint-Jean: « Tison de Saint Jean et de Saint Pierre, garde-moi du tonnerre, petit tison, tu seras orné de pavillon » (24). Voilà une tradition qui, c'est le cas de le dire, sent le fagot; et l'invocation aux deux personnages apostoliques n'est qu'un vernis craquelé, laissant voir de toutes parts, l'antique, l'immortel et constant paganisme.

Eau et Feu, disons-nous. Eau lustrale, et feu du ciel; eau consacrée et tison, le bois qui porte le feu. A Modène, qu'y a-t-il de changé? les paysans italiotes se représentent Dieu...

(16) Le Goffic, *op. cit.*, p. 85.

(17) A. Grain, *Géographie pittoresque d'Ille-et-Vilaine*, Rennes, Le Roy, 1882, p. 472.

(18) Rahn, *op. cit.*, p. 104.

(19) Cité d'après l'abbé Milon, *Le Culte de l'Eau*, in Bulletin archéologique de l'Association Bretonne, Congrès de Châteaulin, p. 289.

(20) Chantepie de la Saussaye, *Manuel d'Histoire des Religions*, Paris, Armand Colin, p. 546.

(21) Papus (D' Encausse), *Traité méthodique de Magie pratique*, p. 550. Cf. J. B. *Manuel de Magie pratique*, p. 114, Nielsus, Paris.

(22) Sébillot, *op. cit.*, p. 58.

(23) Sébillot, *op. cit.*, p. 212 et 213.

(24) Sébillot, *op. cit.*, p. 275.

(10) La Villemarqué, *op. cit.*, p. 247. Nimidas est le pluriel parallèle de Nemeton.

(11) Rahn, *op. cit.*, p. 115.

(12) O. Rahn, *La Croisade contre le Graal*, Paris, p. 115; il est intéressant de se souvenir que la « poule noire » joue un rôle important dans la Magie traditionnelle, et forme le titre de maint grimoire de sorcellerie paysanne.

(13) Rapporté par Le Goffic et Dupouy, *Brocéliande*, Renaissance du Livre, p. 86.

(14) La Villemarqué, *op. cit.*, pp. 250 et 252.

(15) La Villemarqué, *op. cit.*, p. 261.

tenant à la main un arc dont les flèches — « la Foudre de Jupiter » — lui servent à châtier les méchants. Zeus demeure, sous le déguisement de Jéhovah (25). Et les *tempestaires*, comme le chevalier Kynon, comme Calogrenant, comme les seigneurs de Montfort-Gaël, comme les recteurs de Concorret ou de Paimpont, continuent à battre la fontaine, en Baranton ou ailleurs, pour appeler l'orage. Des sept prêtres des Abruzzes préparant de la grêle en moulant en montagne des boules de neige, aux sorciers catalans envoyant l'orage par trois coups de baguette sur les eaux de l'étang de la Calandra, au Canigou (26), c'est le même rite éternel, profondément ancré dans l'âme indo-européenne. Si en France, « les sorciers et les prêtres, en battant l'eau des fontaines, des rivières ou des étangs, confectionnent des nuages de grêle » — (ces sorciers « vus sous la figure de corbeaux occupés à conduire l'orage ») (27) — en Catalogne, les mêmes sorciers « allument une *foûée* près d'une source; il en sort bientôt une colonne de fumée, molle d'abord, mais qui prend peu à peu assez de consistance pour qu'ils puissent monter dessus, et diriger la nuée à leur guise (28) ». Le hûcher près de la source, l'eau de foudre de Baranton s'appellent et se répètent, indéfiniment, éternellement, d'un bout à l'autre de la terre et des îles celtiques et latines, du sol de l'Occident.

Reste, en dehors de *Nwgyre*, la Matière Céleste, en dehors de *Uvel*, le Feu, et de *Gwyar*, l'Eau des Druides (29), l'Eau, la matière gazeuse ou l'Air, et *Calas*, la matière dure, la terre.

Air et Terre, nous les retrouverons, en mode minuscule, dans le mythe de la Fontaine d'Orage; à la source catalane, le feu terrestre, le feu de la Terre attire l'eau de l'Air. A Baranton, c'est l'inverse; l'Eau renversée sur la Terre détermine le Feu de l'Air. Mais les nuées assemblées avant l'orage par le recteur de Concorret, imprudent apprenti-sorcier, comme les cumulus catalans ne sont-ils pas en connexion approchée, matière gazeuse, avec l'élément Air? Quand le recteur catholique de Régigny plongeait le crâne de Saint Clair solennellement dans la Fontaine du bourg (30), ne mettait-il pas païennement, magiquement même, les deux saints Éléments, la Terre et l'Eau, en contact mystique? Notre ami J. B. le démontre, en assimilant dans son bel ouvrage le crâne à la Terre: « A défaut de crâne, on pourra prendre (il s'agit de l'instrumentation préparatoire aux opérations magiques), un peu de terre dans un cinetière » (31). A Baranton, surplombant presque la fontaine, est une grande table de schiste rouge et sombre. C'est le perron de Merzin, le Merlin né d'une nonne et d'un Génie incubé. Elle s'impose au visiteur, si profane soit-il, comme une affirmation de la Matière dure, de *Kalefer*, l'ultime et rigoureuse prison où, de chute en chute, est venue se pétrifier l'Âme du Monde, la Panpsyché.

Les anciens, avant la Renaissance (renaissance qui ne fut qu'un triste retour vers Ankoun, vers l'oubli), exprimaient leurs pensées et leurs concepts par des figures. Ces figures étaient linéaires et rythmées; à l'âge du bronze et aux époques celtiques — Gaule, Bretagne, Irlande — jusqu'à la mise en sommeil de l'art rythmique des Celtes, il y a sept cents ans, par les cisterciens d'Hibernie. Nous pouvons seulement commencer à épeler ces motifs. Par contre, les figures symboliques étaient géométriques dans l'école de Pythagore, qui fut, disent les anciens, élève des Druides, et le sens philosophique de cette écriture hermétique ne s'est pas perdu. Les groupes ésotériques, magistes compris, et les sociétés secrètes de constructeurs, comme la Franc-Maçonnerie, ont fidèlement transmis jusqu'à notre époque, malgré le totalitarisme destructeur de l'Eglise catholique, le sens multiple et complexe des schèmes géométriques pythagoriciens.

« Dans la pratique », dit Oswald Wirth, « le Triangle devient le symbole des *Éléments occultes*, appelés: *Feu, Eau, Air et Terre*. Ce ne sont point là des corps supposés simples; mais des modalités de la substance unique qui déterminent au sein de celle-ci les particularités corporisantes. Les éléments hermétiques sont des abstractions intelligibles qui échappent entièrement à nos perceptions physiques. Il ne faut donc pas les confondre avec les choses *élémentées*, qui sont les *effets* dont les *Éléments* sont la *cause*. Toute matérialité ne saurait être, d'ailleurs que la résultante d'un équilibre réalisé entre les *Éléments* qui s'opposent deux à deux... Il faut entendre par là que l'air, subtil et léger, allège, en contrebalançant l'action

de la Terre, épaisse et lourde, qui appesantit. Froide et humide, l'Eau contracte, d'autre part, ce que dilate le Feu, sec et chaud » (32). C'est ainsi qu'en idéogramme traditionnel, le Feu, « mouvement ascendant, de croissance ou de dilatation, action centrifuge, envahissante et conquérante », est figuré par un triangle équilatéral, posé sur sa base; l'Eau, qui « resserre ce que le Feu distend », est figurée par la coupe, le triangle équilatéral sur sa pointe; à l'énergie mâle du Feu s'oppose la passivité féminine de l'Eau (33).

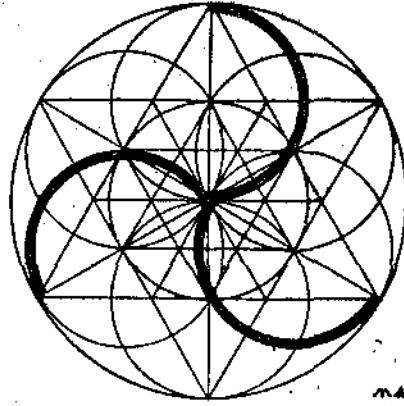


Figure 1

Mais les cercles établis sur les trois demi-cercles, du triangle du Feu nous indiquent les trois branches du Triscèle, dans le sens de rotation positif (34). Le triscèle du Feu s'éclaire à nos yeux, Triscèle rouge et martien, figure masculine et impétueuse, graphisme de fer. Par contre, établissons sur le triangle de l'Eau le même triscèle, dans le sens de rotation négatif, c'est-à-dire dans le sens des aiguilles d'une montre; le triscèle de l'Eau, féminin et passif (fig. 2), est une figure vénusienne, verte, en rapport avec le cuivre.

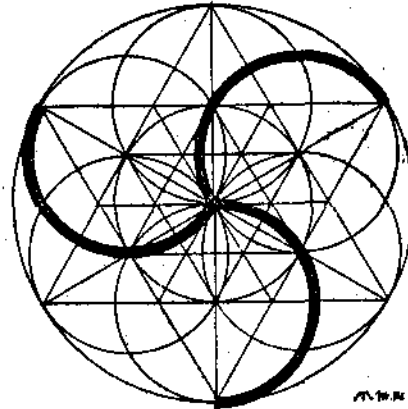


Figure 2

Terre au Perron de Merlin, et l'Air aussi, et l'Eau à la Fontaine, et le Feu à son midi. Nous n'avons point tenté l'orage; nous ne sommes ni Chevaliers d'Arthur, ni sorciers paysans, ni ordonnés catholiques.

Nous avons prié nos Dieux.

Et à un siècle d'intervalle, nous avons répondu aux vers de Brizeux:

« Est-ce vous, Baranton, sur la pelouse verte?

Que la Fontaine Sainte est aujourd'hui déserte! » (35).

Non, Baranton en Brocéliande n'est plus essulée; par delà les temps et les hommes, la Chaîne mystique des Hommes du Chêne est encore une fois renouée, dans le cercle des rouvres, des bouleaux et des ifs, silencieux et discrets, comme Harpocrate, le Soleil Levant.

MAEN-NEVEZ.

(32) O. Wirth, *Le Symbolisme Hermétique dans ses rapports avec l'Alchimie et la Franc-Maçonnerie*, le Symbolisme, Paris, 1931, p. 31 et 32.

(33) D'après Wirth, *op. cit.*, *loc. cit.*

(34) Cf. pour le sens direct, masculin positif, et pour le sens inverse, féminin négatif, R. John Gorsleben, *Temps anciens de l'Humanité*, Kochler et Amelang, Leipzig, p. 330 (figure); 1930. L'auteur applique les mêmes sens de rotation avec la même valeur symbolique au swastika.

(35) Cité par Le Goffic, *op. cit.*, p. 87.

(25) Sébillot, *op. cit.*, p. 271.

(26) Sébillot, *op. cit.*, p. 273.

(27) Sébillot, *op. cit.*, p. 272.

(28) Sébillot, *op. cit.*, p. 273.

(29) Cf. Berthou-Kaledvoulch, *Sous le Chêne des Druides*, p. 31, Heugel, Paris.

(30) Abbé Milon, *Le Culte de l'Eau*, in *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne, Congrès de Pontivy, 1886*, p. 19.

(31) J. B., *op. cit.*, p. 35.

L'activité de nos Organisations



BREUDEURIEZH AN DERV, AN IVIN HAG AR BEZV

Le premier jour de l'Atenoux de Giamonios 1513, Fête de Beldan, les dirigeants de « Kad » se sont donné rendez-vous à la fontaine de Baranton, en Brocélianda. Lieu magique, tout empreint des souvenirs d'un éclatant passé mythique. Baranton est et restera pour les Celtes la Fontaine Sacrée, le lieu des rencontres spirituelles.

C'est à Baranton que, dans le passé des siècles, les déesses-mères tenaient « colloques » au bord de la Fontaine sainte; c'est là aussi qu'Arthur-le-Grand réunissait ses Chevaliers en des assemblées épiques et mystiques: c'est joxta Baranton que Merlin, le druide, rencontra Viviane, l'éternelle séductrice des hommes. C'est dans ce lieu, le plus sacré de la Bretagne, un des plus célèbres de la Celtie, que nous avons pieusement rétabli les Rites tombés depuis des siècles dans l'oubli.

Nous avons invoqué les Dieux de nos Pères, nous avons accompli selon la Tradition, des initiations valables en leur sens symbolique et magique.

C'est au degré de *Mabinog* que nous avons commencé la « *Queste du Vrai* » et c'est à dater de Beldan 1513 que la *Kredenn Geltiek* commence son action officielle. Nous sommes partis, en renouant la chaîne d'union à Baranton, vers de nouveaux lendemains spirituels pour la Celtie.

GOURSEZ TUD DONN

Le jour de la Fête de *Noz-Hud*, Atenoux VII d'Epos 1513, une quinzaine d'amis de « Kad » convoqués par ses dirigeants se sont retrouvés en forêt de Rennes. Un certain nombre s'était excusé.

La journée comprenant une Rituelle et des Conférences, était placée sous l'égide de l'Ecole Druidique (Skol an Drouizer) premier groupe *Goursez Tud Donn*.

Autour d'un Feu allumé en hommage à Lugubelios des invocations furent adressées aux Dieux. Nevan Lewarc'h, Iaktimagus, Natrouissus, Tankildare exposèrent, sous divers aspects, les problèmes touchant la Croyance Celtique.

Rappelons à nos amis, que les néophytes du G.T.D. entrent, pour une période indéterminée vu les circonstances, à l'Ecole Druidique pour l'instruction spirituelle. Des cours et conférences sont en préparation. Lorsque le Gudaer instructeur le jugera opportun les élèves seront dirigés, selon l'âge et les aptitudes soit vers le « *Kaderven Epona* » (Sillon de Combat de la Déesse Epona) réservé aux jeunes hommes, soit, en vue d'initiations futures vers les *Breudeur an Hengounioù* (les Frères des Traditions populaires)

URELVOD DIWALLEREZD TAN AR VRO

L'U. D. T. n'est pas encore tout à fait organisée, mais nous avons déjà d'excellents éléments féminins qui se consacrent à l'étude. Notre espoir est de pouvoir constituer définitivement, dans un avenir proche, le Collège dirigé par une Grande-Druidesse (Bodiokassa).

N. L.

Aspects du Néo-Druidisme

(Suite de la page 1)

D'une part, elle s'est ingéniée à en effacer le plus possible les traces; d'autre part, quand les études historiques ont fait de prodigieux progrès, elle a multiplié les fausses pistes, dénaturé, défiguré les croyances de nos Ancêtres.

Par la voix des auteurs à son service, Camille Julian, par exemple, elle prétendait tour à tour que le Druidisme avait été une religion barbare, reposant uniquement sur les sacrifices humains, ou qu'il avait été le persécuteur du Christianisme. En fait, on l'annexait à l'Eglise Romaine. Des celtisants chrétiens assurent sans rire que les derniers Druides se trouvaient au pied de la croix, avec Marie-Madeleine et Joseph d'Arimathie! A partir de son officielle disparition, au VI^m siècle, le Christianisme faisant son office, il n'a plus jamais reparu. Ainsi les tenants de la « synthèse christiano-druidique » croyaient-ils avoir réglé la question.

Mais il y a des fatalités de l'Histoire contre lesquelles les plans les plus machiavéliques ne peuvent rien, à la longue. Le Sphinx a fini par parler et à nos yeux émerveillés apparaît le magnifique héritage spirituel de nos Ancêtres. Notre ami Natrouissus ayant entamé l'étude de la mythologie celtique, nous ne voulons pas faire double emploi avec lui, et nous attirerons l'attention du lecteur sur le Néo-Druidisme, c'est-à-dire sur les résurgences et les survivances de l'ancien Druidisme après les féroces persécutions romaines.

On conçoit tout l'intérêt de ces résurgences, étant donné qu'elles ont lieu à des époques beaucoup plus proches de nous que l'époque des Gaulois et sont ainsi beaucoup plus adaptables aux idées actuelles. Elles représentent des sources plus riches, parce qu'ayant laissé des traces écrites et plus contrôlables, à la différence de l'ancien druidisme.

Tout d'abord, pourquoi le Druidisme a-t-il laissé des traces? La règle d'or de l'Histoire, c'est celle énoncée par Lavoisier pour la Chimie: « Rien ne se perd et rien ne se crée », ou, tout au moins, « rien ne se perd totalement et rien ne se crée totalement ». Ce qui est d'origine collective est pratiquement indestructible. Malgré les persécutions et les défigurations, les formes politiques et sociales, les philosophies et les religions persistent après leur âge d'or, et demeurent vivantes à des milliers d'années de distance. Cachées sous la cendre, elles profitent des moindres circonstances favorables pour se manifester à nouveau.

Il y a la renaissance des formes pures, après un cheminement souterrain et mystérieux. Il y a aussi les influences, les formes dérivées, les alliages complexes, les individualités isolées qui, par la seule intuition de leur esprit, retrouvent tout ou partie du Savoir ancestral.

Cette règle devait s'appliquer d'autant plus au Druidisme qu'il laissait à ses disciples, comme devait le faire plus tard le protestantisme, une large latitude en matière de dogme. La persécution a pu briser une organisation: elle n'a pas eu de prise sur un état d'esprit, une méthode.

En fait, si le Christianisme l'a emporté, par la force de ses cadres, prenant modèle sur l'Empire Romain, le Druidisme a montré, quoi que se faisant moins visible, *une exceptionnelle vigueur créatrice*. Il est, avec l'Hellénisme, l'un des deux pôles entre lesquels a oscillé le Christianisme, toujours obligé de subir des influences extérieures à lui. Loin d'être annexé, c'est lui qui a annexé et influencé. Sans tomber dans les excès de la « celtomanie », on peut affirmer qu'il n'a jamais cessé de constituer le tréfonds de l'âme celtique.

Sous sa forme la moins impure, il s'est perpétué au Pays de Galles. Entre autres tentatives de renaissance avouée, avant KAD et NEMETON, il faut citer l'« *Ordre des Druides* », formé au XVIII^{me} siècle en Angleterre, et qui se répandit de là en Allemagne et aux Etats-Unis (il était calqué sur les rites maçonniques).

En France, en plein XIX^{me} siècle, il existait encore dans le Nivernais des groupements pratiquant de vieux cultes celtiques. Pierre Mille, dans un article du « *Temps* » d'avant-guerre, parlait de ces vieux quarantehuitards « qui rêvaient de revenir à la religion nationale des Druides ». Artonouios et Robert Ambelain ont cité le Gallois Ewan Davies, mais ils ont omis Henri Lizeray, ancien adhérent de la Secte « Fusioniste », qui écrivit de nombreux ouvrages sur le Celtisme et fonda vers 1885 l'*Eglise Druidique et Nationale*. Et il y a eu d'autres groupes, sur lesquels le secret a été gardé.

Sous sa forme dérivée, le Druidisme a eu une importance beaucoup plus grande: Romans de la Table Ronde, Contes de Fées, Occultisme, Romantisme, Surréalisme, Architecture « Gothique », etc... Dans les prochains numéros de KAD, nous exposerons au lecteur quelques-unes des influences les plus caractéristiques de ce « Néo-Druidisme ». BRENNOS.

LAVAR DIN, BREUR...

Lavar din, breur, penaos e c'hellin dizerc'hel diouzh Maya.

Pa ziskoulmis skoulm va seizennou e stagis c'hoazh va dilhad en dro din;

Pa'm boe tennet va dilhad, e c'holois va c'horf gant e blegennoù evelkent.

Evel-se pa zilezan trivliadoù va ene, e vañ c'hoazh va c'hounnar.

Ha pa zizalc'han diouzh ar c'hounnar, eman c'hoazh an drouk'hoant ennon.

Ha pa'm eus trec'het an drouk'hoant, eman aze atav va lorc'h ha va fouge.

Pan deo dieubet ar spered, ha p'en deus argaset Maya, stag e chom ouzh al lizherenn.

« Va selaou, Sadhu ker », eme Gabir, « diaes eo kavout ar wenojenn wirion ».

Den, mar n'anavezvez ket da Aotrou-te, perak ken balc'h ?

Dilez pep doare soutil. Biken ne vi unanet gantan gant gerioù hepken.

Na vez ket touellet gant testeni ar Skrituriou.

Dishenvel-tre diouzh an destenn eo ar Garantez, ha kement hini en deus he c'hasket en gwirionez en deus he c'havet.

Extrait d'une traduction bretonne des POÈMES DE KABIR, faite par G.-B. Kerverziou sur l'anglais de Rabindranath TAGORE.

CHANT TRIOMPHAL DES PRÊTRES DES SÉNONS

(Extrait des *Skétla Segobrani*)

La race des Celtes, un dieu la créa, un dieu l'engendra — Au temps jadis — Quand la faucille d'or d'Es-kios brillait dans les ténèbres du ciel. — Que les loups hurlaient et se traînaient parmi la dépouille des bois — Sur le sein froid de la Terre. — Un Dieu vêtu de peaux de loups, dont tous vous savez le nom, l'engendra sous la feuillée, — Et Adaqi la porta, et les loups mourant de froid et de faim se turent et tremblèrent dans les ténèbres.

La race des Celtes, Adaqi la berça — Au temps jadis — La berça dans la jeunesse du jour, — La berça dans la chaleur de midi, — La berça dans la rougeur du couchant, au Temps jadis; — Quand les eaux sacrées tombaient des sommets célestes, — Et que les sept couleurs de l'arc-en-ciel luisaient au-dessus de l'abîme des eaux.

La race des Celtes, Adaqi la nourrit du lait de ses seins de géante, — Au temps jadis; — Quand le Père se fut éloigné pour combattre les loups. — Et le serpent rampa, et le cheval vint paître auprès d'elle. — L'aigle étendit les ailes au-dessus de sa tête; — Adaqi posa ses pieds sur le dos bombé de la tortue; — Et le corbeau vint se percher sur son épaule et lui parla à l'oreille.

Adaqi chanta près du berceau les chants sacrés sur le Commencement du monde, — La naissance des dieux, la jeunesse des dieux, et les nocés des dieux et la mort des dieux. — Au son de sa voix furent bercés les deux enfants nouveaux-nés, — Le frère et la sœur, Manos et Bena. Ebueros et Derua, Atir et Mâtir, — Progéniture du loup, enfants de la Terre.

Matugenos vint et chanta sur le berceau des chants puissants, des chants magiques; — Entre ses doigts, il tournait la baguette d'if; — Le vent s'affaiblit, l'eau s'assombrît à son murmure; — Les oiseaux se turent dans les plus hautes branches, le lynx s'arrêta de grimper au tronc et ferma les yeux à-demi; — Le serpent resta dressé dans la fougère, le cheval frémit; — Et un grand calme s'étendit sur les bois et les eaux, dans le ciel et sur la terre.

Quand le Père revint, il vêtit sa progéniture de la peau du loup — Il la nourrit de la viande du cerf, — Du daim et du chevreuil; — Il lui fit manger le saumon et la truite, les œufs des oiseaux de la forêt; — Adaqi lui donna des noix et des noisettes, des framboises et des fraises; — Des mûres et des prunelles, des cornes et des heloces.

La race des Celtes joua dans l'herbe et la fougère, — Au Temps jadis, — Avec des pommes de pin, des glands, des morceaux de bois. — Elle cueillit les fleurs du printemps, ramassa celles de l'été, moissonna celle de l'automne; — Et en tressa des couronnes pour embellir ses cheveux blonds; — Elle joua avec les petits de l'ourse et de la laie; — Et gambada parmi les roseaux du rivage et jusqu'à l'écume du torrent.

La race des Celtes a grandi sous le toit des nuages, — Au Temps jadis; — Entre les murailles des bois, au seuil des eaux; — Adaqi, penchée vers elle, veillait sur son sommeil. — Aux rayons de Sulis elle a lutté avec les petits de l'ourse et du sanglier, couru avec les fils du cheval sauvage. — Elle a sucé le lait d'une géante robuste; un dieu l'a prise dans ses bras et serrée sur son cœur. (Traduit et publié avec l'autorisation de X3)

GOUELIQU "TUD DONN" — TABLEAU DES FÊTES CELTIQUES

Le Festiaire celtique est essentiellement basé sur les deux « croix » annuelles que constituent: (a) les fêtes équinoxiales et solsticiales; (b) les fêtes celtiques traditionnelles — probablement fêtes équinoxiales anciennes, décalées dans le temps — dites en Irlande Samain, Beltene, Lughnasad, Imbolc¹. Il se divise, selon la tripartition indo-européenne primitive en quatre groupes: trois pour les hommes (correspondant aux trois classes sociales: Rois-Prêtres, Bardes-Guerriers, Ovates-Agriculteurs et Artisans), un pour les femmes.

Il comprend trois cycles: le cycle basé sur Samain (*Gouel Heven*), le cycle basé sur *Ginivelez* (solstice d'hiver), et le cycle des lunaïsons (pleines lunes, nuits de magie). Le premier est essentiellement mâle, et généralement les femmes n'y ont point part; le second, féminin, est réservé aux vierges et aux matrones; le dernier, essentiellement druidique et magique, est réservé aux Initiés et Initiables.

L'année débute vers l'équinoxe d'automne avec « *Noz kentan (ar bloaz)* », Première Nuit (de l'année), équivalent au 1^{er} de l'An actuel. Noter que chez les Celtes, Noël est resté une fête strictement religieuse, et que c'est à *Kalanna*, 1^{er} de l'An, que se célèbrent les réjouissances populaires. *Noz kentan* est donc la nuit de fête ouvrant le cycle annuel du temps. Elle est commune aux trois classes d'hommes et aux femmes, et se célèbre au foyer domestique.

Vient ensuite le triduum solennel — « *trinocetium* » serait d'ailleurs plus exact et tout à fait équivalent au gaulois *trinoukhtion* — des Nuits de Samain, *Noziou Heven*. Chacune des Nuits est successivement célébrée par les Ovates, les Bardes, les Druides, les deux autres Ordres assistant en silence les Célébrants: les Ovates et Artisans « ouvrent » les tombes des Morts et les portes de l'Astral par leur Magie; les Bardes et Guerriers empêchent ensuite les Morts et les Esprits, lâchés dans notre Monde, de lui nuire; les Druides et les Chefs, enfin, par la Grande Opération finale, font rentrer les Morts dans leur demeure souterraine et les Esprits dans l'Astral.

Cette triple liturgie solennelle ouvre d'une manière grandiose le cycle des célébrations religieuses proprement dites, qui se déroulent au Temple ou bien en partent et y reviennent, et ne peuvent être conduites que par un *gudaer* (*gutuatre*²), un homme « consacré ».

Gouel Heven, la Fête de Samain, est la première des fêtes communes aux trois classes d'hommes. Les autres sont, dans l'ordre chronologique:

Evadeg, « Beuverie », réjouissances traditionnelles du printemps, connues des chrétiens sous le double aspect du Mardi-Gras et de la Mi-Carême; le calendrier de Coligny, lui aussi, signale de nombreuses périodes de fêtes par le mot *ivos*, de même racine que le breton *Evadeg*.

An Had, « Les Semailles » physiques, astrales et spirituelles, dans la Terre-Mère que personnifie la déesse Ana, la vraie « Sainte Anne » des Bretons.

Kenteven « printemps »³ ou *Beldan* « feu de Bel, Beltene », fête du « Soleil vainqueur » de l'Équinoxe, rituelle du feu de Belios, fête de Lugus adolescent, liturgie de plein air comme les Nuits de Samain et Mezheven.

Eured Lugus, « les noces de Lugus, Lughnasad », sont la troisième rituelle solaire de l'été: les moissons sont mûres, les laboureurs vont moissonner; les nuits sont courtes et claires, les journées sont propices pour la bataille; le temps est favorable, la mer belle, les marins pourront jouter aux régates; la moisson faite, les paysans se passionneront aux courses de chevaux.

D'autres fêtes sont communes aux hommes et aux femmes. En voici l'aspect essentiel:

Ginivelezh est la « grande naissance » du Solstice d'hiver; le Soleil vaincu repart pour sa course céleste; mais dans la grande nuit d'hiver, la lune particulièrement brillante des nuits de gel nous rappelle la dévotion à Nodons, dieu de la Nuit, Père des Celtes, et à Dana, Mère des Dieux. Tout un petit cycle de fêtes particulières gravite autour de *Ginivelezh*, au symbolisme inépuisable.

Kenteven-Beldan des Hommes a un reflet féminin: *Kenteven-Oaled*; au moment où le *gudaer* allume le feu de Bel, la mère de famille balaie le foyer (*an oaled*), et sur l'âtre purifié rallume aussi le feu de la maison. Cette double et triple fête printanière a été précédée d'une « préparation », *Bodig-Glas*, fête du « Rameau Vert », où branches de chêne et de bouleau nouvellement feuillues se mêlent au vert immortel de l'if dans les guirlandes et les bouquets qui ornent les demeures.

Dans la lumière montante du printemps, le temps est favorable aux « noces »: comme ceux de Plougastel, les *Tud Donn* célèbrent à la fois tous les mariages de l'année au cours de trois journées de festivités, de jeux et de réjouissances populaires.

Mezheven, « milieu de l'Été », est la fête triomphale des chevaux blancs du Soleil divin, des cavales fulgurantes de Belenos; y est associée d'une manière intime la protectrice des chevaux, la radieuse déesse Epona.

Enfin l'année se clôt sur une rituelle de remerciements, d'action de grâce pour tous les bienfaits prodigués par la Mère Nature: les trois classes d'hommes *rendent grâce* avec les Druides (*Trugarez*), célèbrent la *Victoire* avec les Bardes (*Trec'h*), remercient pour les *moissons* engrangées avec les Ovates (*Trevad*); les femmes, à la maison, célèbrent la grâce mélancolique du déclin de l'été (*Dibenn-Harv*).

Les autres fêtes spéciales à chacun des quatre cycles sont généralement des « préparations » aux grandes fêtes que nous venons d'analyser.

(A suivre.)

(1) Prononciation (d'après l'irlandais moderne): « Sawainn, Byoltineu, Lounasá, Imambolk ».

(2) Gaulois *gutuatir*, prêtre, officiant, littéralement « père de la prière ».

(3) La traduction la plus exacte en serait l'italien « primavera ».

Etudes de Mythologie Celtique (suite)

LVGVS

On sait que la littérature ancienne de l'Irlande comprend un nombre considérable de récits qui se répartissent en trois « cycles » (SÆSTEDT: *Dieux et Héros des Celtes*, introd. p. XVIII):

a) Le cycle mythologique ou cycle des *Tuatha Dé Danann*, qui relate les peuplements successifs de l'Irlande par différentes races légendaires dont la plus célèbre et la plus importante est celle des *Tuatha Dé Danann* (terme qu'on ne doit pas traduire, comme on le fait souvent, par « Peuple de la Déesse Dana », mais bien par « Peuple du Dieu (fils) de Dana »; cf. D'ARBOIS; *Cours de littérature celtique*, t.II: *Le cycle mythologique irlandais*, p. 145).

b) Le cycle héroïque d'Ulster, dit encore cycle de Cúchulain ou cycle de la Branche Rouge, très vaste ensemble de récits groupés autour de la personnalité de Cúchulain, le prodigieux champion des Ulates.

c) Le cycle ossianique ou cycle des Fenians, qui au rebours du précédent exalte les exploits non plus du héros tribal, mais d'un groupe de héros en marge de la tribu, d'« outlaws » analogues aux *berserker* scandinaves (SÆSTEDT, *loc. cit.*, p. 103 sqq.; DUMEZIL *Mythes et Dieux des Germains*, p. 79 sqq.).

Il est incontestable que le premier de ces trois cycles est le plus ancien, sinon en ce qui concerne la date de rédaction des morceaux qui le composent (le plus important d'entre eux, la *Bataille de Mag Tured*, date probablement du XII^{me} siècle et l'ensemble de la langue en appartient au moyen-irlandais), du moins au point de vue du fond des récits. Le nom même qu'on lui a donné, de cycle mythologique, indique suffisamment que la critique a reconnu de bonne heure dans les personnages qui y évoluent une évhémérisation (1) de dieux adorés par les Celtes — ou au moins par les Irlandais — d'avant le christianisme. Evhémérisation due aux scribes chrétiens qui, soucieux de faire disparaître les traces du paganisme des récits qu'ils copiaient, présentèrent les dieux de leurs ancêtres comme des populations ayant successivement habité l'Irlande; populations composées d'êtres sans doute fabuleux et évoluant dans un monde extraordinaire — pas plus cependant, à tout prendre, que le monde où s'agitent les héros des deux autres cycles — mais d'êtres pourtant humains et soumis à la mort.

Une fois reconnue la nature divine des personnages de la plus ancienne épopée irlandaise, le travail qui s'impose est de comparer ces personnages d'une part avec ceux des récits gallois, dont la date plus récente peut faire soupçonner *a priori* — et à bon droit — une évhémérisation encore plus avancée, et d'autre part avec ce que nous connaissons de la mythologie des Celtes continentaux de l'Antiquité; en un mot, de confronter les trois principales sources de documentation définies dans notre précédent article.

C'est ce que nous voudrions tenter aujourd'hui pour l'une des figures les plus marquantes et les plus spécifiquement celtiques du cycle mythologique irlandais, celui qui apparaît dans diverses pièces de ce cycle sous le nom de *Lug* (gén. *Loga*). En effet *Lug* peut être considéré comme une divinité panceltique, car:

1° Le mot *Lug* gén. *Loga* suppose un vieux-celtique *Lugus*, gén.

(1) On entend par évhémérisation (dans un sens un peu différent de celui d'évhémérisme) le fait d'« humaniser » des personnages divins et de transformer leurs exploits en événements historiques. La mythologie romaine, comme l'a montré Dumézil, est tout entière une évhémérisation systématique et très poussée du fond indo-européen.

Lugouos (D'ARBOIS: *Eléments de la Grammaire Celtique*, p. 26; DOTTIN *La Langue Gauloise* p. 118); or, bien que non attestée directement, l'existence dans le domaine celtique continental d'un dieu portant ce nom est certaine.

2° Dans l'épopée galloise *Math ab Mathonwy* apparaît un personnage appelée *Llew*, nom inséparable ou presque de l'épithète de *Llaw Gyffes*, dont nous verrons le sens. L'identité de ce personnage bretonique avec le *Lug* irlandais est si claire et si légitimée par la linguistique et la mythologie qu'on s'étonne de la voir niée sans examen par un celtisant de l'envergure de Loth.

L'étude comparative que nous allons faire de ces trois personnages sera divisée en deux parties: tout d'abord l'exposé des faits successivement dans les trois domaines celtiques; ensuite l'interprétation, au sujet de laquelle je tiens à répéter ce que je disais dans l'introduction à ces notes: interprétation appuyée sur les travaux les plus scientifiques des linguistes et des mythographes, mais tenant à être autre chose qu'une simple étude d'érudition.



Illustration de Maen-Nevez

LES FAITS

A) En Celtie Continentale: *Lugus*. J'ai dit plus haut que l'existence d'un dieu *Lugus* n'était pas attestée directement. En effet, de façon générale, nous n'avons de renseignements sur les divinités celtiques en tant que divinités que par l'étude des antiquités celtiques continentales; or, nous n'avons pas de témoignages formels que les Celtes continentaux aient connu un dieu nommé *Lugus*.

Par contre, les preuves indirectes de son existence ne manquent pas. On peut les ranger sous deux chefs: preuves tirées de l'onomatopée; preuves tirées de l'interprétation de ce que les écrivains antiques nous ont transmis concernant la religion des Gaulois.

a) Le nom de *Lugus* apparaît en composition dans *Bemilugus*, dieu adoré par les Eduens; d'autre part, on connaît chez les Celtibères d'Uxama des divinités assez énigmatiques désignées sous le nom de *Lugouos* (C.I.L. XIII, 5078); or, ce terme n'est autre que le pluriel de *Lugus* (DOTTIN: *loc. cit.*, *ibid.*; D'ARBOIS: *loc. cit.*, *ibid.*).

Nous reviendrons d'ailleurs sur la nature des susdits *Lugoues*, nature à première vue peu compatible avec ce que l'on sait par ailleurs de *Lugus-Lug-Llew*. (cf. *LOTH: Le dieu Lug, la Terre-Mère et les Lugoues*; Rev. Arch. 1914, p. 205).

D'autre part nombreux sont les noms de localités du domaine celtique continental dont le premier terme est *Lugu-*: le plus connu est *Lugudunon* (1), « colline ou forteresse de *Lugus* », plus tard latinisé en *Lugidunum* ou *Lugdunum*, nom porté par 14 localités dont on trouvera le détail dans *LOTH, loc. cit.* p. 1-2, et qui est devenu en France, suivant les régions, *Laon, Laons, Lauzun, Lion, Loudon, Loudun, Lyon, etc.*; en Hollande: *Leijden*; en Allemagne: (indirectement) *Liegnitz*. (Voir également *HOLDER: Altceltische Sprachschatz* p. 313). En dehors de *Lugudunon*, d'autres noms de lieux portent témoignage de *Lugus* tant sur le continent qu'en Bretagne et en Irlande (*Notennou d.b. ar Gelteð Koz*, eil mouladur, p. 431): *Lugumanos*. « plaine de *Lugus* »; *Laguallion* « rempart de *Lugus* » (Gallois *Caer Llywel (yââ)*, anglais *Carlisle*).

Enfin, aux noms de lieux ne se bornent pas les témoignages linguistiques concernant *Lugus*: l'anthroponymie nous fournit quelques termes comme *Luguselua* « appartenant à *Lugus* », nom de femme du peuple des *Petrucorii* (*Notennou* p. 287; la source du renseignement n'est pas indiquée). Remarquons que de tels noms de personnes contenant en composition le nom de *Lug-* sont également attestés dans l'Irlande épique: *Lugaid* l'« élève » de Cúchulain (*Lugaidis*); et même dans l'Irlande du début du christianisme: *Lugbrann*, nom d'un druide qui apparaît dans la vie de Saint Crarán (*Lugubranos* « corbeau de *Lugus* », bien que la présence de «*ux*» ait induit *Loth* à rejeter cette étymologie; cf. *LOTH loc. cit.* p. 8 n. 2).

(A suivre)

NATROVISSVS

(1) L'interprétation par *Lougo-dunon* « colline du corbeau » n'est guère soutenable, le mot **lougos* « corbeau » du Pseudo-Plutarque étant probablement imaginaire (cf. *LOTH, loc. cit.* p. 8). Inutile de discuter l'étymologie fantaisiste du *Glossaire d'Endlicher: Lugduno* « desiderato monte ».

LENNET EVIDOC'H

LU POUR VOUS

C. KERNEIZ. - Le Hatha-Yoga ; Le Hatha-Vidya ; Le Karma Yoga (Taillandier, Paris).

La réputation de C. Kernéiz, astrologue, n'est plus à faire: sa fameuse brochure, « La Chute d'Hitler », qui lui valut d'être persécuté par la Gestapo, est à notre connaissance la seule qui ait dit exactement et clairement l'avenir du Maître du III^e Reich. Pour les profanes, il a écrit un chef-d'œuvre de vulgarisation, « Le Vrai Visage de l'Astrologie », dont la lecture est attachante au plus haut point.

Mais l'immense service que C. Kernéiz a rendu aux hommes d'Occident n'est pas là: il tient dans les trois volumes cités en tête — que précédèrent « La Yoga de l'Occident », et que suivent aujourd'hui les fascicules d'un Cours supérieur de Hatha-Yoga, également publiés chez Taillandier, à Paris.

Rien de plus complexe, de plus obscur au premier abord, que la pensée hindoue. Brahmanistes et Bouddhistes semblent rivaliser de zèle et d'astuce littéraire pour masquer, dans leurs hymnes ou leurs livres sacrés, la Doctrine Fondamentale. Disciple éminent des maîtres de l'occultisme hindou, C. Kernéiz était particulièrement qualifié pour rendre assimilables à nos cerveaux d'Occidentaux nationalistes les théories et l'exposé des pratiques des « Voies

d'Unions » ou *Yoga*, qui sont la substance et le but de l'enseignement des Mahatmas.

Mais il l'a fait avec une telle clarté et une telle simplicité didactiques que l'on reste émerveillé devant l'œuvre d'un homme qui a su repenser toute une philosophie et toute une cosmologie, nous en livrer la substantifique moëlle dans ces trois ouvrages, désormais indispensables à qui veut avoir une vision claire de l'hindouisme brahmaniste; une idée juste de la théorie de « Maya » et des « Cinq Instruments d'Action ».

Nos lecteurs bretonnants pourront remarquer la parenté du mot « yev », « jugon » en vieux celtique, avec le mot *Yoga*. Dumézil après Vendryès, a attiré l'attention des savants et des sages sur le fait que, de l'ancienne religion aryenne, on ne retrouvait clairement de vestiges qu'aux deux extrémités de l'aire d'expansion des langues indo-européennes: aux Indes et dans le monde italo-celtique. C'est pourquoi nous croyons qu'il est particulièrement utile aux étudiants du Druidisme de faire amplement et scientifiquement connaissance avec la pensée hindoue. Les livres de C. Kernéiz le leur permettront aisément. Car « sous la variété des religions exotériques, il y a toujours, comme un substratum permanent, une même et unique religion esotérique... » dont la flamme « a été jalousement gardée, au cours des âges par un petit nombre d'hommes », Initiés occidentaux ou Gourous hindous. La doctrine du Yoga, forte d'une longue continuité de tradition, semble bien offrir aux aspirants à l'Initiation l'une des formes les plus pures de cette Religion fondamentale, et c'est pourquoi les Bretons doivent être reconnaissants à leur éminent compatriote de leur en avoir fait un magistral et définitif exposé. *Guilbert.*

NOTENNNOU DIWAR-BENN AR GELTEÐ KOZ, gant Abherve ha Meven Mordiern (*Notes sur les Anciens Celtes*, par Abherve et M. Mordiern). Voici enfin, impatientement attendue depuis deux ans par tous les celtisants bretons, la réédition des célèbres *Notennou* publiées de 1911 à 1924. Si la première édition, malgré sa présentation incommode, rendit d'inestimables services, cette réimpression est appelée à en rendre davantage encore. Tout d'abord, les 12 brochures d'épaisseur et de format différents sont remplacées par un important volume de près de 500 pages, de maniement agréable. Ensuite et surtout, la matière en a été considérablement augmentée, mise au courant des découvertes faites et des théories émises au cours de ces vingt dernières années dans les domaines historique, archéologique, linguistique, mythographique, etc... Chacun des 12 chapitres est suivi d'une très copieuse bibliographie que complètent encore les nombreuses références placées en notes dans le cours du texte et de précieux index permettant de retrouver avec facilité toutes les mentions de noms d'hommes et de lieux cités et de termes vieux-celtiques, gaeliques, gallois, corniques, bretons et indoeuropéens mentionnés à titre de références étymologiques. En un mot, un inappréciable instrument de travail, condensant sous un titre trop modeste les renseignements épars dans *Julian*, dans *D'Arbois*, dans *Dottin*, *Joyce*, *Loth*, *Hubert* et bien d'autres, tout en donnant au lecteur la facilité de se reporter à ces ouvrages fondamentaux. Le seul reproche qu'on puisse faire au livre — reproche qui ne saurait atteindre les auteurs, mais seulement les circonstances que nous subissons — serait un manque presque total d'illustrations. Espérons qu'une époque plus clémente viendra, où il pourra en être fait une troisième édition comprenant la documentation iconographique qui s'impose dans ce genre d'ouvrages.

En tout cas, si c'est une grande satisfaction pour nous *Tud Donn* de posséder un répertoire si utile à nos études, c'est une très grande fierté pour nous, Bretons, de voir écrit en notre langue si longtemps méprisée et encore officiellement ignorée un tel ouvrage qui, à ma connaissance, n'a d'équivalent dans aucune des grandes langues intellectuelles de l'Europe. (Un vol. de 496 pages; *Skridoù Breizh* Brest-Paris; 240 francs). *A. E.*

LU POUR VOUS (Suite)



G. DUMEZIL. — « Jupiter, Mars, Quirinus », « Horace et les Curiaques », « Servius et la Fortune » ; Gallimard (N.R.F.), Paris.

On rapprochait tout-à-l'heure, en parlant des œuvres de G. Kerneiz, les mots *yev* (breton) et *yoga* (hindou). Ce n'est pas non plus un hasard si la racine indo-européenne **weid* « savoir » est à la fois dans le nom des *Veda*, livres sacrés des Hindous, et dans celui des *druides* (de *drui(u)id*) prêtres ou chefs religieux des Celtes: cette coïncidence linguistique, signalée par M. Vendryès, recouvre une coïncidence bien plus importante; de tous les peuples issus de la société indo-européenne, seuls les Hindous et les Iraniens, les Celtes et les Italiotes ont gardé de puissants corps sacerdotaux, des corporations de sacrificateurs religieux fortement organisées.

C'est de cette observation qu'est parti G. Dumézil, spécialiste éminent des études mythologiques et religieuses, pour construire une magnifique théorie, dont les trois ouvrages cités nous livrent la quintessence.

Le postulat de la « tripartition sociale indo-européenne », ainsi brillamment mis en lumière, est une des clés d'or qui permettent actuellement aux infatigables chercheurs de vérité que sont les leaders de la *Kredenn Geltaek* et les responsables de KAD de mieux asseoir leurs doctrines, leur symbolisme et leur rituel, en leur donnant pour base des faits scientifiquement dégagés et des certitudes obtenues par les impeccables raisonnements d'un Maître. Et si nous proposons à nos jeunes amis de mettre ces livres au nombre de leurs livres de chevet en bonne place à côté des « Celtes » de Hubert, des « N. tennou » de Meven Mordiern et de « Dieux et Héros des Celtes » de Marie-Louise Sjoestedt (à qui Dumézil a dédié « Jupiter, Mars, Quirinus »), c'est que nous savons que la méthode rigoureuse qu'emploie notre auteur pour étudier la mythologie indo-européenne est le meilleur contrepois à l'imagination fantasque des Celtes que nous sommes...



Nous croyons que, les conclusions de G. Dumézil sont d'un tel poids, qu'il faut en citer ici d'abondants passages. A ces conclusions, toute l'équipe de KAD apporte son adhésion formelle et professe qu'il y a là l'une des bases les plus fermes de notre culte et de nos rituelles.

« Les Indo-Européens se représentaient le monde et la société comme formés de trois organes hiérarchisés assurant trois fonctions: administration magique et juridique, force guerrière, fécondité. Pratiquement, sous le roi, le corps social paraît avoir été divisé sur ce modèle en trois classes hiérarchisées, sans qu'on puisse d'ailleurs rien dire quant au degré de rigueur du système. Historiquement... (des légendes), en Occident tout au moins, racontaient comment l'harmonieux équilibre des fonctions sociales s'était établi après un temps de chaos et de guerre, soit par l'entente libre et la fusion de plusieurs « bonnes » races divines ou humaines, soit par l'asservissement d'une « mauvaise » race à la « bonne » (1), la bonne ou l'une des bonnes races ayant assumé les deux premières fonctions, la mauvaise race ou l'autre bonne race ayant assumé la troisième... Religieusement, la première classe assurait par définition l'essentiel des cultes, mais les autres classes avaient peut-être leurs sacrificateurs attirés et, en tout cas, leurs rituels particuliers. Mythologiquement, des dieux spécialisés présidaient aux trois compartiments cosmiques et sociaux et se groupaient comme eux en triades solidaires. Philosophiquement, ces classifications sociales, cosmiques et divines en entraînaient d'autres, beaucoup de provinces conceptuelles étant susceptibles de tripartition ».

«...Quelques processus fréquents, sans jamais rendre la triade (divine) méconnaissable, la surchargent, en tête ou en queue, de prolongements importants; elle s'ouvre souvent par la mention de la « fonction Roi », ou bien, ce qui revient au même, la première fonction y obtient deux représentants, l'un pour l'administration juridique, l'autre pour l'administration magique du monde; souvent aussi elle est complétée au bas par un élément « artisan »; enfin, la situation hétérogène faite par les Celtes à la Production (2) entraîne parfois chez eux l'éclipse de son représentant ou son orientation vers la fonction médicale ».

« Si les plus vieilles traditions des Doriens gardaient ainsi le souvenir d'une division fonctionnelle tripartite de la société... la cité idéale de Platon ne serait-elle pas, au sens le plus strict, une réminiscence indo-européenne? Elle est constituée par l'agencement harmonieux de trois fonctions, de trois états, *to phulakikon* ou *bouleutikon*, *to epikourikon*, *to khrématistikon*..., c'est-à-dire les philosophes qui gouvernent, les guerriers qui combattent, le tiers-état, laboureurs et artisans réunis, qui crée la richesse ».

Platon et les pythagoriciens seraient ainsi les derniers et grands échos de cette « philosophie indo-européenne », qui mettait en parallèle l'ordre triple du monde, de la société humaine et même de l'individu humain, puisqu'au témoignage de la reine Mève d'Irlande, tout candidat à la royauté suprême de l'île Verte doit être un homme *cen ét, cen omun, cen néoit*, (*heb oaz, heb aon, bep kreqni*) « sans jalousie, sans peur, sans avarice, magnanime dans son pouvoir, brave au combat, généreux de son bien », et ainsi, conclut Dumézil, « nous tenons la preuve que les Druides eux aussi, avaient reconnu dans les âmes la même architecture que dans les Royaumes ».

(1) C'est le cas de l'Irlande où les Fomoréens sont battus et asservis par les Tribus du Dieu de Dana. (N.D.L.R.)

(2) « Il n'en est pas moins vrai que le rôle final de l'allogène Bress, est, dans la société de Tuatha Dé Danann, de combler l'étonnante lacune signalée plus haut: l'absence d'un grand Tuatha à la tête des services pastoraux et agraires ». « *Jupiter, Mars, Quirinus* » page 173.



NOTE IMPORTANTE

De nombreux Frères et Amis ont répondu sans retard à l'appel de notre Administrateur et ont participé, selon leurs possibilités, mais avec une même générosité celtique, aux frais de notre publication. Tous n'ont pas suivi ce bon exemple; or, il faut alimenter le trésor de guerre de KAD, il faut lui donner les moyens matériels de mener le bon combat.

Versez donc votre obole sans plus tarder! Comptez de Chèques Postaux, Rennes 492-98, au nom de M. Gw. Berthou.

R. AMBELAIN. — « *Le Martinisme. Histoire et Doctrine* ». Nicolas, Paris.

Notre ami Ambelain rend, par ce livre, un signalé service aux historiens de l'Occultisme. D'une plume toujours alerte, il nous conduit dans les méandres d'un mouvement resté jusqu'à présent très obscur, il nous en expose clairement les doctrines et les rituels, et complète ainsi l'important ouvrage de Van Rijnberg sur Martinez de Pasqually, fondateur de l'Ordre martiniste. Livre essentiel pour la documentation des Kadistes instruits, qui noteront que le Martiniste est fort imprégné de doctrines kabbalistes et judaïsantes, très étrangères à la pensée celtique.

LES REVUES. — « *Le Symbolisme* », « *Destins* ».

Ces deux revues ont signalé, avec une sympathie à laquelle nous sommes particulièrement sensibles, la re-naissance de KAD.

« *Le Symbolisme* », dont nous conseillons vivement la lecture à nos étudiants déjà éclairés, poursuit le remarquable effort d'analyse et de synthèse idéologiques amorcé par le Maître Oswald Wirth.

Sa tenue philosophique et scientifique, ses études sur les problèmes les plus complexes, font honneur à la Direction et aux collaborateurs de cette revue.

« *Destins* », sur un plan moins ésotérique, poursuit, lui aussi, un travail de vulgarisation et d'éducation très estimable. La variété de sa rédaction permet d'intéresser le plus large public et particulièrement tous ceux que les problèmes de l'Occulte attirent et sollicitent.

R. T.

INITIATION, MAGIE, SCIENCE (78, Avenue des Champs-Élysées, Paris). — Premier fascicule d'une publication apériodique, placé sous le signe du Bélier de l'année 1946 et présenté sous une couverture ornée de pantacles et due à un maître-dessinateur des Gobelins. On y lit des signatures bien connues: René Trintzius, Anne Osmond, M.-C. Poinot, Dom Néroman. Les articles, de valeur inégale, sont dans l'ensemble intéressants et de tenue élevée. *La Magie en Provence*, par le Marquis de Saint-Geniès, dont le début seul figure en ce numéro, s'annonce comme devant être d'un grand intérêt pour la magie et le folklore. Attachants aussi le début de *Callimaïs*, « roman d'initiation pythagoricienne », de D. Néroman, et l'interview de R.-G. Aubrun concernant le mouvement *Aristie* qui se propose de rappeler cette vérité initiatique que l'Art est un sacerdoce et l'artiste un prêtre. Mais les Bretons liront avec le plus de curiosité *Agartha*, par Pierre de France (à suivre également), qui relate les visites faites par le Comte Moncharville à deux cités mystérieuses, où serait conservée intacte la science millénaire des Atlantes: en 1905, à la Lhassa souterraine, et en 1907 à Agartha, située... profondément sous la baie du Mont-Saint-Michel (à 379 mètres exactement). Là résiderait l'explication de la légende de la ville d'Is... Je laisse à chaque lecteur le soin de se faire une opinion.

A. E.

LE SYMBOLISME

ORGANE D'INITIATION A LA PHILOSOPHIE

DU GRAND ART DE LA CONSTRUCTION UNIVERSELLE

Abonnement : 135 francs

M. CORNELOUP, 68, Rue Marjolin - LEVALLOIS-PERRET (Seine)

C. C. P. Paris 5090-48

DESTINS

L'OCCULTISME DANS L'ART ET DANS LA NATURE

Le cahier : 20 Francs

108 bis, rue Championnet - PARIS (18^e)

C. C. P. Paris 4507-46

PRECEPTES DRUIDIQUES de vie



1. — Se connaître est bien, se maîtriser est mieux.
2. — C'est par l'exercice que tu acquerras la puissance de la volonté, par l'exercice que tu la garderas.
3. — Ce qu'il convient de faire, décide-le; ce que tu as décidé, entreprends-le; ce que tu as entrepris, achève-le.
4. — Si rude et si obscure que soit la tâche quotidienne, accomplis-la dans la joie.
5. — Sache vaincre toute fatigue de ton corps, tout faux-pas de ton esprit, toute défaillance de ton âme.
6. — Si tu ne peux modifier les hommes et les événements à l'image de tes désirs, que du moins ce ne soit pas eux qui te modifient.
7. — N'érige pas autrui en juge de tes actions.
8. — Mets ton point d'honneur à n'avoir de serviteur que toi-même.
9. — En quelque circonstance que tu te trouves, demeure comme une île au milieu des vagues, comme une montagne au milieu des nuages.
10. — Garde ton sang-froid dans tout danger.
11. — Apprends de l'étranger ce qui peut t'être utile, mais ne cherche pas à l'imiter.
12. — Grâce à ces conseils tu garderas la Loi, et tu t'élèveras au-dessus des autres.

(*Keleennadureph Vissuris*)